

dans un des premiers couvents du pays. C'était avantage lui donnait une grande supériorité sur ceux de sa classe. Bien qu'elle n'eût guère plus de seize ans, ses formes avaient atteint leur développement. Sa taille, svelte et flexible, supportait un buste divinement modelé. De longs cheveux blonds déroulaient leurs soyeux anneaux sur ses épaules satinées. Ses yeux d'azur, vrai miroir de son âme candide et inoffensive, étatoyaient sous de longs cils, qui les dérobaient aux regards. Des reslets pourprés, apauage de la santé du corps et de la pureté de l'esprit, venaient animer sa peau, qui était d'une blancheur éblouissante. Lorsqu'elle riait, ses lèvres minces et roses, laissaient voir des dents si éclatantes, qu'on eût dit le plus bel ivoire. Toutes ses attitudes étaient remplies de grâces. La naïveté se mariait à la finesse sur sa jolie figure. J'oubliais cependant l'examen de tous ses charmes, lorsque je pouvais prêter l'oreille aux accents de sa voix enchanteresse, tant ils étaient mélodieux. Il m'était impossible de les entendre, sans que toutes les fibres de mon cœur frémissent voluptueusement.

Louise avait une sœur du nom de Marinette, qui différait d'elle sous plus d'un rapport. Celle-ci était d'une obésité qui devait l'empêcher de plaire aux amateurs de formes élégantes. Son visage rouge, uni et rond comme une pomme ne portait point l'emprunte des vingt et un ans qui s'étaient écoulés depuis son apparition sur la terre. Il ne possédait aucune expression et n'était animé que par de petits yeux noirs, où la vie semblait se concentrer au préjudice des autres parties de la figure. Des lèvres vermeilles, séparées l'une de l'autre par une coupure droite et horizontale, formaient une bouche dont la création eût pu être attribuée à un poignard. Marinette était très enjouée et portée à dire, en toute occasion, ce qui lui passait par la tête. De plus, la dose de bon sens que lui avait départie la nature

ne suppléait point à son manque total d'instruction. Ses manières étaient aussi communes que celles de sa sœur étaient distinguées. Autant Louise était modeste et incapable d'entretenir des prétentions, autant Marinette était libre et inclinée à la coquetterie.

Le lecteur se demande, peut-être, pourquoi la cadette de ces demoiselles avait été mise au pensionnat préférablement à son aînée. En voici la cause. M. Durand, comme la plupart des cultivateurs canadiens-français, n'avait pas toujours admis les bienfaits de l'éducation: lorsqu'il comprit qu'il est du devoir d'un père de faire instruire ses enfants, Marinette était trop âgée pour aller au couvent avec profit.

Un jeune homme de l'endroit voulait me disputer l'amour de Louise, dont les charmes lui faisaient éprouver une maladie de cœur. Ce rival était le notaire Brisson. Sans avoir des convictions bien arrêtées sur le sujet, j'ai toujours eu la présomption de supposer que les chances étaient en ma faveur. Le notaire était un embryon d'une laideur vraiment grotesque. Pour la déguiser, il chargeait son petit nez d'une énorme paire de lunettes vertes; il se laissait aussi croître des favoris roux, dont l'aspect faisait penser aux cardes. Ces tentatives n'aboutissaient qu'à le rendre plus ridicule. Son affabilité et son esprit étaient problématiques. Il gesticulait beaucoup en parlant; mais ses mouvements étaient si outrés et si brusques, que l'on aurait dit un automate.

Lorsque M. Durand nous donna le signal de nous livrer à l'agréable occupation qui était le but de notre réunion, nous nous précipitâmes sur un morceau d'épis de maïs, qui s'élevait dans un coin de l'appartement. Nous poussant l'un l'autre, nous nous en pourvûmes, et nous mîmes à les décortiquer avec ardeur.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)